

blanc ; lorsque, par les soirs de juillet, je les regarde passer et repasser sous les arbres, aux bras de beaux jeunes hommes (ils sont tous beaux à cet âge), ce spectacle est pour moi le songe d'une nuit d'été.

La Canadienne se sent faite pour plaie, mais ne se préoccupe pas de savoir pourquoi. Elle peut être mondaine, elle est rarement légère ; ces dernières sont montrées du doigt chez nous. Quand elle va dans le monde, elle entrebaille certainement sa robe, mais pas à deux battants comme les étrangères. Elle ne pense pas à mal du reste, et, si vous la sermonnez sur ces choses, elle vous regarde avec inquiétude comme si vous vous exprimiez dans un idiôme inconnu. Elle ne cherche pas à devancer son heure et ne demande pas à connaître le mystère de la vie, qu'elle saura, hélas ! assez tôt. Ce n'est que plus tard qu'elle se scandalisera, et c'est alors qu'apparaîtront ses petits défauts, car vous en avez quelques-uns, charmantes compatriotes. D'abord vous êtes dévotes, ce qui est le superlatif de la piété, mais on vous pardonnera celui-là, sachant qu'il vous faut être ferventes pour deux. Ce qui est moins excusable, par exemple, ce sont vos instincts prohibitionnistes. Sur certains chapiteaux, vous n'entendez point le badinage ; vos époux ne feront point ceci ni cela, ils n'iront plus au club, ne fréquenteront plus tel et tel lieu de réunion, parce qu'il fait concurrence au foyer domestique. Vous devriez pourtant être les dernières, mesdames, à croire à la prohibition totale comme moyen de réforme. C'est vieux comme le monde. On en a essayé dans le paradis terrestre, et quel désastre pour les deux sexes, en particulier pour le vôtre ! Qu'on ne nous force donc plus à rappeler d'aussi désagréables souvenirs.

Au reste, quels que soient ses petits défauts, quand vous rencontrez la Canadienne, saluez-la bien bas, messieurs, non de ce geste idiot et automatique par lequel le "dude" ramène vivement son chapeau devant le nez, comme pour vérifier la marque de fabrique au fond de la calotte ; mais saluez-là du fond du cœur, avec cette vieille galanterie gauloise, qui, Dieu merci, n'est pas encore passée de mode

en ce pays ; car cette femme qui passe ; c'est la cheville ouvrière de l'unité nationale ; c'est elle qui, du fond du paisible intérieur qu'elle dirige si industrieusement, prépare l'avenir de la race ; c'est elle qui rend le foyer cher aux générations naissantes et leur inspire le courage de le protéger et de le défendre plus tard ; c'est, en un mot, un ange de dévouement qui sait insuffler l'amour, lien sublime qui retient l'homme à la société et sans lequel on retournerait à la vie sauvage.

ULRIC BARTHE.

Québec.

George Sand et Marie Dorval

CECI est un fait intéressant et rare. Deux écrivains, Mme Leconte de Nouty et M. Henry Amic, ont mis en commun et réuni les souvenirs qu'ils gardent à ceux qu'ils ont connus et admirés, et que parfois ils se contaient longuement l'un à l'autre.

Tous deux ont pénétré dans l'intimité de grands artistes et de nobles romanciers. De leurs souvenirs, ils ont fait un livre. Voici deux lettres de ce livre. Elles ont été échangées entre une grande artiste dramatique et une femme de lettre illustre. Surtout elles furent écrites par deux mères : Marie Dorval, désespérée, livre ainsi son cœur et ses larmes :

Paris, 12 juin 1848.

Ma pauvre bonne et chère George,

Je n'ai pas osé t'écrire, je te croyais occupée ; et d'ailleurs je ne le pouvais pas ; dans mon désespoir, je t'aurais écrit une lettre trop folle. Mais aujourd'hui, je sais que tu es à Nohant, loin de notre affreux Paris, seule avec ton cœur si bon et qui m'a tant aimée ! J'ai absolument besoin de t'écrire pour obtenir de toi quelques paroles de consolation pour ma pauvre âme désolée. J'ai perdu mon fils, mon Georges ! (c'était son petit-fils qu'elle appelait ainsi). Le savais-tu ? Mais tu ne sais pas la douleur profonde, irréparable, que je ressens. Je ne sais que faire, que croire. Je ne comprends pas que Dieu nous enlève d'aussi chères créatures. Je veux prier et je ne sens que de la colère et de la révolte dans mon cœur. Je passe ma vie sur son petit

tombeau. Me voit-il ? Le crois-tu ? Je ne sais plus que faire de ma vie, je ne connais plus mon devoir. Je voudrais et je ne peux plus aimer mes autres enfants. J'ai cherché des consolations dans les livres de prières. Je n'y ai rien trouvé qui me parlât de ma douleur, ni des pauvres enfants que nous perdons. Il faudrait remercier Dieu d'un aussi grand malheur ? Non ! je ne peux pas ! Jésus lui-même n'a-t-il pas crié : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?" Si cette grande âme a douté, que devenir, nous autres, pauvres créatures ?

Ah ! ma chère, que je suis malheureuse ! C'était tout mon bonheur... Je croyais que c'était ma récompense d'avoir été bonne fille et très dévouée toujours, à toute une famille dont la charge était bien chère... J'étais si heureuse ! Je n'enviais rien à personne. Je luttais avec courage dans une profession haïssable que je remplissais de mon mieux quand la maladie ne m'arrêtait pas, dans l'idée de rendre tout mon monde plus heureux autour de moi. Les révolutions, l'art perdu, nous étions encore heureux. Mes pauvres petits faisaient des barricades, chantaient la *Marseillaise* ; les bruits de la rue redoublaient leur gaieté. Eh bien ! quelques jours après, ces mêmes bruits aggravaient les convulsions de mon pauvre Georges. Il a eu quatorze jours d'agonie. Il est tombé à nos pieds le 3 mai. Il a rendu sa petite âme le 16 mai, à trois heures et demie du soir.

Pardonne-moi de venir t'attrister, ma chère bonne, mais je viens à toi que j'aime tant, qui as toujours été si bonne pour moi, toi qui es cause (car sans toi cela ne se pouvait pas) de ce beau voyage dans le Midi avec mon fils, ce voyage qui a rétabli ma santé (hélas ! trop), qui a rendu cet enfant si joyeux, qui a rempli de plaisirs, de promenades, de soleil, sa pauvre petite existence sitôt finie.

Je viens encore à toi pour que tu m'écrives une lettre qui donne un peu de force à mon âme. Je te demande donc un secours encore une fois. Les belles paroles qui sortent de ton noble cœur, de ta haute raison, je sais bien où les prendre, mais j'y trouverai un plus grand soulagement si elles viennent de ton cœur au mien.